

BASSET, Lytta , *Ce lien qui ne meurt jamais*, Paris, Albin Michel, 2007, 219 p.

Jean-Jacques Lavoie

Volume 20, Number 1, Fall 2007

La « bonne mort »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017964ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/017964ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, J.-J. (2007). Review of [BASSET, Lytta , *Ce lien qui ne meurt jamais*, Paris, Albin Michel, 2007, 219 p.] *Frontières*, 20(1), 117–117.
<https://doi.org/10.7202/017964ar>

BASSET, Lytta

Ce lien qui ne meurt jamais

Paris, Albin Michel, 2007, 219 p.



Enterrer son enfant est une contradiction intolérable, une monstruosité de la nature. Enterrer son enfant, c'est être emporté jusqu'à l'extrême de la dépossession et du dénuement. C'est ne plus pouvoir rien attendre de soi. Enterrer son enfant qui vient de se suicider, c'est enterrer les derniers vestiges du fantasme du parent parfait. C'est voir voler en éclats ses convictions, ses théories et ses philosophies rassurantes. C'est être confronté à son ignorance et son impuissance. C'est faire face à l'indicible et être tenté de ne plus rien dire. Pire, c'est risquer dangereusement de s'enliser dans l'auto-accusation et de se perdre sur un chemin de mort.

Telle a été l'inqualifiable expérience qui est à l'origine de ce livre écrit par Lytta Basset, professeure de théologie protestante en Suisse et l'une des grandes théologien-nes de notre temps. La matrice de ce livre est un journal intime que l'auteure a entrepris de tenir dès les premières semaines qui ont suivi le tragique suicide de l'aîné de ses trois enfants, survenu le 7 mai 2001, alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans. Par contre, ce n'est que cinq ans après la mort de son fils Samuel

qu'elle a commencé à reprendre des éléments de ce document autobiographique et des extraits de ses rêves en les rédigeant à la troisième personne, et en les accompagnant de méditations et de réflexions écrites à la première personne (p. 8-9).

De tous les livres qu'elle a publiés, nous dit-elle, celui-ci est le plus difficile, le plus douloureux, le plus coûteux. Jusqu'à la dernière ligne, elle a eu à surmonter de fortes résistances intérieures (p. 9). Né de son propre désir, mais aussi du désir des autres (p. 9 et 216), ce livre, on le devine, a dû nécessiter beaucoup de courage, surtout lorsqu'on sait que le tabou de notre société sur la mort – et plus encore sur le suicide – n'a d'égal que le tabou sur les expériences relatives au monde invisible. En effet, de telles expériences spirituelles sont des sujets interdits et facilement couverts de ridicule, parfois par les croyants eux-mêmes (p. 78-79). Toutefois, lorsqu'on vient d'enterrer son enfant, tout ce qui touche à notre image publique devient dérisoire. Les questions comme « qu'en pensera-t-on ? » et « de quoi aurai-je l'air ? » n'ont plus d'importance (p. 85). L'incrédulité des autres ne nous atteint plus (p. 173). Quand l'expérience a été forte et qu'il nous est impossible de douter de ce qu'elle nous a permis de découvrir, ce n'est pas la peur du ridicule qui peut nous arrêter, mais la solitude ou la lassitude : pourquoi se lancer à nouveau dans un dialogue de sourds, s'exposer à être déformé, caricaturé, incompris par ceux-là mêmes qui sont nos plus proches et qui croyaient nous connaître ? (p. 112)

L'auteure de ce livre, on l'aura compris, n'a eu pour boussole son expérience d'être humain traversé par un souffle inconnu qui l'a constamment entraînée au-delà d'elle-même. Tout au long de ce vibrant témoignage, elle nous fait découvrir comment son expérience personnelle du deuil l'a conduite peu à peu à comprendre de l'intérieur l'expérience des premiers témoins de la mort-résurrection du Christ, mais aussi comment l'événe-

ment de Pâques l'a simultanément et peu à peu préparée à accueillir sa propre expérience du réveil de son fils décédé.

Par ailleurs, bien que croyante et théologienne, elle affirme que dans le temps de la souffrance torturante, elle n'a pas été plus avancée que quiconque n'ayant jamais entendu parler de Dieu ou de ses prophètes (p. 141). Ce que lui apprend son expérience du deuil va d'ailleurs plus d'une fois à l'encontre de sa propre éducation protestante (p. 49, 77 et 97). Mais cela importe peu, lorsqu'on est convaincu que l'unique Absolu se tient au-delà des religions, des représentations et des non-croyances. L'Innommable, précise-t-elle, « en son abondance de vie, ne dépend pas de la manière de Le percevoir et de Le nommer. Il ne dépend pas non plus des commentaires plus ou moins réducteurs de ceux à qui je parle de mes expériences spirituelles ! » (p. 124). « La Présence n'a pas d'appartenance religieuse ! » (p. 126). Les étiquettes, renchérit-elle, « m'indisposent de plus en plus. Je n'ai nul besoin de décider qui est croyant et qui ne l'est pas » (p. 183).

Dans ce livre, l'auteure n'indique donc aucunement le chemin à suivre pour celui ou celle qui vit le deuil d'un être cher. Chaque page du livre apparaît plutôt comme un caillou blanc sur une terre de cendres et de gravats. Aucun chemin n'est tracé. Seuls quelques repères sont partagés grâce au souffle de Vie. Grâce à ce qu'elle nomme « la Présence » ou plutôt « la Présence entre-deux » (p. 14). Pour Lytta Basset, c'est cette Présence qui lui a permis peu à peu, non pas de trouver des réponses à toutes ses questions, mais au contraire de faire de sa vie tout entière une question en suspens (p. 53). C'est d'ailleurs pourquoi, cinq ans après le suicide de son fils, elle affirme qu'elle est définitivement incapable de disserter sur le pouvoir ou l'impuissance de Dieu à empêcher le malheur (p. 62). Elle avoue même qu'elle préfère s'en tenir au non-savoir (p. 75). Mais ce non-savoir qu'elle sait définitif sur le pourquoi l'a néanmoins propulsée dans la poursuite ardente du pour

quoi. Le maître de vie, écrit-elle, « est devenu ce maître de vie qui marche à mon rythme pour me faire goûter à l'Essentiel caché dans chaque tranche de l'existence, même la plus courte » (p. 76). La toute-puissance divine, ajoute-t-elle, est exclusivement une puissance de guérison et de re-création de notre être intérieur (p. 110).

Est-ce à dire que le chemin de vérité qui mène à la restauration de notre être et à une Vie plus forte que l'irréparable est l'apanage des croyants ou des adeptes de telle ou telle religion ? Aucunement, répond Lytta Basset. Le clivage est ailleurs. « Il dépend de l'orientation choisie : malgré ou à travers la mort de notre proche, désirons-nous ardemment aller vers ce qui vit ou décidons-nous d'étouffer ce désir en nous ? » (p. 11). La réponse de l'auteure ne fait pas de doute : elle a choisi d'aller vers la vie. Toutefois, en faisant un tel choix, elle n'a pas tant cherché à donner un sens à sa vie qu'elle a reconnu que le sens est donné par la vie qui se donne, par le Maître de la Vie qui sans cesse oriente les vivants vers l'alliance, le lien signifiant. Autrement dit, l'ascèse du deuil lui a appris à se relier également au sens à l'œuvre dans la vie des autres au delà de ce qui est signifiant pour elle-même. En effet, Lytta Basset nous rappelle constamment que ce qui a du sens pour autrui au point d'orienter sa vie et de le faire avancer — quels que soient les obstacles sur le chemin — peut en avoir aussi pour soi. C'est d'ailleurs cette étrange alchimie du sens qu'elle partage avec nous dans ce livre intime, qui donnera sûrement du courage à maintes personnes meurtries par la mort d'un enfant ou d'un proche.

Jean-Jacques Lavoie